

Ma main dans mon autre main

Essayez de dire mon nom : SCEMLA. Le couple de consonnes SC est rare en français, mais s'utilise pour annoncer un danger (scorpion, scolopendre...), pour inviter à prendre ses distances avec ce qui s'annonce (scandale, scarlatine, scabreux, scrofules...). Ce SC doit se dire comme dans squelette, squalé ou squame, ce qui ne le rend pas plus favorable, mais que personne — lisant mon nom — n'ait jamais spontanément prononcé Squemla m'a toujours fasciné, comme s'il était évident que ça ne pouvait se dire ainsi. Les francophones ont raison. Ils prononcent généralement Semla (comme dans sceau, scène, scénario) ou, plus rarement, Schemla, comme il se doit.

Hélas! pas toujours. L'association ML est plus étrange encore à la langue française qui semble ne pas la connaître. L'arabe possède Mleuh, le sel. Ce L derrière ce M pourrait rendre de bons services, mais, étant inconnu en français, il provoque de nombreuses distorsions, comme l'interversion des lettres en LM (donc SeLMa, erreur la plus fréquente car rappelle un prénom connu, celui de l'écrivain Lagerloff, par exemple) ou toute autre pauvre mixture des lettres. Le résultat proféré par certaines bouches réfractaires nous a, à tous les Scemla, donné une idée illimitée des possibilités onomastiques : Smela, Smala, voire Smecla, ou carrément Samba-olé!

Deux sens m'ont été proposés. Soit Scemla, qu'il faut dire Schemla, signifie une ceinture rituelle portée par les juifs de Tunisie et de Bône (Annaba en Algérie) et/ou de Constantine. Soit, nonobstant sa racine hébraïque Shem («le nom»), il désignerait celui des rabbins qui a, seul, le droit de dire le Nom imprononçable de «celui qui est». Ainsi, nous autres, avec notre nom imprononçable d'aujourd'hui, avons des ancêtres autorisés à proférer le nom divin interdit. En arabe, le «nom» se dit Sem, ce qui est proche de Shem. Shemla et Semla, l'un plus hébreux, l'autre plus arabe, mais tous deux existant en nous Mais que Scemla signifie «celui qui dit le nom» ne lui évite pas d'être tout autant imprononçable désormais.

Le nom de ma mère est aussi un mot hébreu ancien (l'adjectif signifie béni), et le nom d'un des douze prophètes de la Bible : Baruk, compagnon de Jérémie et auteur d'un livre de cinq chapitres qui plut tant à Lafontaine que celui-ci, fort impressionné par son « bien beau génie » en recommandait à tous la lecture, répétant partout : « Avez-vous lu Baruk? » Baruk devint un prénom (celui de Spinoza, par exemple). Il a son équivalent latin en Benedictus, qui a donné en italien : Benedetti et Benito, et en français : Bénédicte et Benoît. L'arabe garde la même racine sémitique : BRK, liée à l'idée de bénédiction dans «Baraka», la chance, la protection divine. Enfin, Baruk constitue le premier mot de la première formule de la liturgie de la synagogue : «Baroukh Atta Adonai», béni sois-tu, toi qui viens de Dieu!

A simplement dire le mot «juif», on a tout le corps traversé d'une zébrure creusante. Le signe de Zorro. Avec cet enroulement des voyelles doubles : UI, les Uifzzz, ou les Ju-Uiff, comme pour se hisser sur la plante des pieds. Le phonème laisse une empreinte, affecte celui qui l'utilise ou l'entend. D'aucuns se complaisent dans le jeu grasseyant des lettres, UI, JUI, JOUI, exprimant la même fêlure, le même émoi, pour le dire. D'autres s'en méfient et le disent vite dans une profération nette, concise, ramassée : JUI-f. Le F aspiré au maximum, l'air de ne pas y toucher. L'allemand juden et l'arabe youdi, bien intéressants aussi, mais plus comminatoires. C'est en anglais que les hasards phonétiques sont les plus intéressants. Jew, djiou. Au pluriel : jewsss, djô-ouse, juice, joyce, jewel... Le vieux françois disait : juieu, le latin : judeus (yudeus) et le grec : ioudaos. Juif vient de Juda, le peuple de Juda, royaume formé après la mort de Salomon par les tribus du Sud de la Palestine (les Juda et Benjamin). Israël était la tribu du Nord qui se sépara vers -931. D'Israël à Judas, il y a dans le mot juif tout ce que le phonème traîne de jugement, de juridisme, de judiciaire et enfin de justice. Les juges et les justes. Ce J de juif, mon prénom (Jean-Jo) en a deux, comme pour faire bonne mesure dans la judéité. Des deux mains plutôt qu'une.

Pourquoi pister ainsi les hasards? Est-ce pour confirmer l'identité, au risque de paraître s'épanouir dans la blessure du nom propre? Mais comment éviter la complaisance quand l'identité qui s'évoque est, précisément, la complaisance même?

Justement, juifs aussi sont mes prénoms : Joseph et Jean. L'oncle Jo avait deux fils : Jean, le cadet, sortit de l'école polytechnique, comme Gil (Gilbert) son aîné, quelques semaines avant la promulgation du statut des juifs (en octobre 1940) qui devait, entre autre, leur interdire de trouver un emploi. Les deux frères décidèrent d'aller à Londres rejoindre le général de Gaulle. Jo voulut accompagner ses deux fils jusqu'à la frontière tuniso-algérienne. Là, ils furent tous trois arrêtés sur dénonciation et déportés à Dachau. Puis, transférés au camp de Torgau, ils furent jugés et condamnés. Tous trois furent exécutés à la hache. Mes parents l'apprirent à la fin de la guerre quand je naissais. Ils m'appelèrent Jean-Jo. Quelques jours plus tard, des cousins de Tunis prénommèrent Jean-Gil leur nouveau-né. Des deux bords de l'Afrique du Nord s'était-on mis d'accord? Qui eut d'abord l'idée de ce prénom double pour honorer trois disparus? Choisir selon ce principe était-ce redécouvrir les lois de Challe ? Ou Jean-Jo fut la décision initiale ? Je ne sais. Reste que ce nom —qui demeure rare — apparaît comme la seule décision un peu originale de mes parents, par ailleurs fort conventionnels. Leur grand et constant enseignement a été un éloge de la modération, la critique des excès. Qu'est-ce qu'un homme élégant,

sinon un homme qui ne se fait pas remarquer par ses vêtements ? Même pas par sa cravate, selon l'anecdote, fameuse dans la famille, d'Antony Eden, l'idole paternelle en matière d'élégance : Madame Eden lui ayant un jour fait des compliments sur sa cravate, il la remercia et alla aussitôt changer un accessoire aussi «remarkable». Quelle histoire! Appeler son enfant Jean-Jo apparaît incompatible avec cet esprit.

J'ai dû « faire avec » la cravate d'Antony Eden et s'il le fallait, je recommencerais. Mais voyez ce qui arrive. Je me laisse aller à évoquer, ici, mon nom et prénom jusqu'à l'insistance, et me voilà ânonnant ma judéité banale, sans qu'aucune cravate ne m'étrangle. Il faut donc en dire un mot.

La judéité n'est pas le judaïsme. C'est pourquoi je peux, à la fois, être très peu juif, dans la mesure où ne suis ni religieux, ni traditionnaliste, et me sentir pleinement juif, simplement, sans problèmes (je n'ai jamais eu à souffrir de l'antisémitisme), ni honte, ni fierté. Une judéité naturelle que je ne confonds pas avec l'élection du peuple juif qui vise une catégorie spirituelle, au-delà des religions. Non seulement, d'après les maîtres religieux, l'élection n'est pas acquise aux juifs sans efforts (l'épreuve du feu même), mais ne leur serait pas plus, à mes yeux, réservée. Je vois le judaïsme comme un courant qui participe à la spiritualité et à la pensée du monde. Quelle pertinence aurait une religion qui appellerait à une élection particulière, et non universelle, une religion qui excluerait tous les hommes de bonne volonté des autres religions et d'autres cultures ? Bien qu'athée, j'appartiens à une société où la culture est fortement marquée par les religions. Aussi, sans être religieux, je connais un peu le judaïsme, le christianisme, l'islam. J'ai une affection particulière pour les récits archaïques de la Bible, et j'admire les grands mystiques soufis, à mes yeux d'immenses poètes. Et — de tous les prophètes — c'est Jésus qui, aujourd'hui, me semble le plus important et sa parole la plus forte. Pour moi, a-religieux, j'ai à ma disposition toutes les religions du monde et trouve dans leurs textes (ceux de Maimonide, du *Bardo Todol*, ou du *Chilam Balam*) un au-delà des cultures particulières, un être délivré des dogmes, des particularismes et de l'identité et c'est en quoi la diversité religieuse intéresse le laïque en moi. Je n'ai jamais compris comment l'on pouvait être intégriste en s'autorisant de dieu. Penser à dieu, ou penser dieu, interdit une pensée intégriste. N'est-ce pas plutôt le socle commun entre les religions entre elles qui devrait passionner?

De ma judéité, je retire une méfiance particulière à l'égard de tous les fantasmes d'origine pure, une morale anti-irrédentiste. Bien que, sur ce point l'existence d'Israël, le sionisme, et le judaïsme dominant

d'aujourd'hui me contredisent, c'est du moins l'idée que j'en ai toujours eu, aidé en cela par l'histoire familiale comme on va le voir.

Mes ancêtres n'ont pas été pantouflards. Ils ont longtemps tourné autour du bassin méditerranéen. L'Andalousie, Livourne en Italie, Constantinople, Tunis, Bône (aujourd'hui Annaba) en Algérie, Rabat au Maroc, une dernière étape qui dura plus d'un demi siècle avant l'arrivée en France vers les années 60/70.

- Des passages dans ces divers pays, il reste peu de traces à l'exception du nom complet de la mère de mon père : Baron de Stambouli, et de celui de mon grand-père maternel : Baruk de Zonforli (une localité italienne, San Forli? Don Forli?). Ces Baruk viennent, après l'Espagne quittée à la fin du XVème siècle, de Livourne en Italie où, pendant deux siècles, ils auraient été liés aux métiers portuaires et de la construction navale. Au début du XVIIIème siècle, ils arrivent en Tunisie où ils s'établissent comme représentants d'une société de chantiers navals italienne. Tunis, Sfax et Sousse, comptent dès cette époque d'importantes communautés italiennes et siciliennes qui vivront dans le pays durablement. Parmi elles, celle des juifs livournais (plus de 4000 personnes enregistrées aux consulats italiens à la proclamation du protectorat français en 1881) que les juifs tunisiens nomment « Ghornis » (Livourne se disant Leghorno en arabe) et qu'ils raillent pour leurs moeurs européennes, leurs bonnes manières, voire leur snobisme. Du côté maternel, on se revendique « Ghornis », loin de ces « Touansas » pas encore sortis d'un âge rétrograde. Côté paternel, au contraire et malgré la grand mère turque d'Istamboul, on s'est toujours revendiqué tunisien pour se distinguer et s'affirmer plus simples, plus authentiques que les élégants ghornis. Pourtant, au contact de la modernité, ils n'hésitèrent pas, eux aussi, à choisir l'Occident. Voilà ce qui ne cesse de me fasciner : le basculement de civilisation entrepris en conscience par toute une

génération de Juifs du Maghreb aux yeux desquels l'Occident qui venait jusqu'à eux représentait une promesse d'émancipation. La rapidité du processus est remarquable, comme l'enthousiasme que les nouvelles valeurs ont suscité chez les nouveaux adeptes. Comment avoir pu si vite jeter par dessus l'épaule un mode de vie pratiqué durant plusieurs générations? De la mémoire familiale, je ne décèle aucune nostalgie de l'ordre ancien qui permette de penser que le passage s'est effectué dans le déchirement provoqué généralement par la colonisation. L'arrivée de la France républicaine et laïque en Tunisie avant la fin du XIXème siècle a accéléré davantage encore le mouvement. Mon père va d'abord à l'école italienne (« Raoulino Scemla [prononcé impeccablement en italien], primo primo di primo grado ») jusqu'en classe de 7ème, que ses parents lui font redoubler en français. Mais même cette bousculade de langues ne semble pas l'avoir impressionné. Peu d'hommes m'ont laissé une telle impression d'avoir connu une enfance aussi heureuse. Le petit garçon du début du siècle qui, sur son chemin d'école, longeait les terrasses de café maure où des consommateurs allongés fumaient le narguilé, ne nourrissait aucune crainte pour le monde nouveau qui s'annonçait à lui.

Si sa mère ne connaissait que le tunisien, tous ses sept frères et soeurs, ses aînés, parlaient plusieurs langues (arabe, italien, français, anglais). Sa soeur Margot fut la première jeune fille bachelière d'Afrique du Nord. Le père avait fondé dans la deuxième moitié du XIXème siècle une entreprise de négoce de tissus qui devait rapidement se développer dans les trois pays du Maghreb. Il installa son fils Charles à Manchester et Gaston à Casablanca, pendant que Jacques, l'aîné, restait à Tunis. Ainsi les tissus anglais arrivèrent en masse en Afrique du nord. Je ne sais pas grand chose sur mon grand père paternel, sinon que ses propres parents l'avaient destiné au rabbinat. Il obtint donc son diplôme de rabbinat mais, vers 20 ans, alors qu'il se trouvait à Marseille, il perdit la foi. Il devint un temps journaliste dans une publication socialiste et correspondant d'un journal de Tunis avant de rentrer définitivement en Tunisie où il devait créer son entreprise. A sa mort en 1912, Jacques, le fils aîné devint l'incontestable et magnifique chef de famille. Mon père avait 12 ans. Il était le petit dernier et fut élevé par ses frères et soeurs dans l'affection générale. Raoul était beau. Son adolescence se passa comme dans un charme. Quand il obtint son deuxième bac à Tunis, ses frères Jo et Jacques l'envoyèrent à Manchester rendre visite à Charles.

Charles Scemla était un homme tranquille, un esthète grand amateur et collectionneur d'objets d'art. Il avait épousé Claire Chemla (sic) du Caire, dont la famille était également originaire de Tunis. Les deux noms ont la même prononciation mais ont été orthographiés par deux fonctionnaires différents, l'un italien (Scemla) et l'autre français

(Chemla). Les Chemla étaient des commerçants paisibles et prospères de Tunis où leur *Petit Louvre* faisait figure de principal magasin de la ville. Or, à peine venaient-ils d'inaugurer avec succès une succursale à Sousse qu'ils déménagèrent subitement et d'une manière spectaculaire en 1907. Accompagnés d'une trentaine de familles de Tunis, qu'ils avaient convaincus de les suivre dans leurs aventures, ils affrétèrent un navire, le *Prince Line*, et partirent s'établir au Caire, où les Magasins à leur nom acquirent vite, dès le début du XXème siècle, une renommée qui faisait d'eux l'équivalent local des *Galleries Lafayette*. Les trois frères Chemla furent appelés « les grands d'Espagne » pour leur droiture et leur générosité. Selon un article du journal cairote *l'Egyptien* (le 25 février 1952), c'est leur immeuble édifié dans un lieu isolé qui contribua à déplacer le centre de la ville. David Chemla, l'aîné, eut six filles dont on vantait la grande beauté. Elles semblaient réunir toutes les qualités. Mais tandis que le charme, l'élégance, la culture, l'ironie s'étaient incarnés dans les cadettes, Claire faisait à tous l'effet d'une sainte, ne s'étant jamais tout à fait remise d'une crise mystique survenue pendant sa scolarité dans une institution catholique. Elle voulait devenir nonne. L'affaire troubla les parents, qui inscrivirent aussitôt tous leurs enfants au tout nouveau lycée français du Caire. Une aubaine. L'enseignement laïque passa et Claire abandonna ses projets religieux même si elle ne se départit jamais tout à fait d'un comportement qui évoquait la perfection et l'exemplarité en toutes choses. Je n'ai connue qu'une vieille dame, mais elle affichait le plus merveilleux sourire et le regard doux des âmes exquises. Après qu'elle eut épousé Charles, ses jeunes soeurs — plus turbulentes — furent courtisées dans toute les langues. Cependant, une autre d'entre elles épousa un deuxième frère Scemla, négociant en tissus. En effet, si Claire aima Charles, le Manchestérien (*mancunian*), Louise épousa Gaston, le Casablançais. Tout opposait les deux couples. Gaston était un casse-cou doté d'un parfait humour, qui alterna fortune et ruine avec régularité. Il aimait passionnément les jeux de cartes et était populaire dans tous les milieux. Son épouse Louise différait radicalement de Claire. Autant celle-ci avait le visage illuminé d'une bonté effectivement proche de la sainteté, autant Louise personnifiait à mes yeux d'enfant le charme, la sympathie, le brio et l'aisance spirituelle. Il ne faisait pas bon encourir son ironie féroce et l'âge ne la fit pas faiblir. Vers 80 ans, elle lisait beaucoup et avait vu tous les films, visité toutes les expositions. Elle mourut centenaire en 1995. Jeune, je ne doute pas qu'elle fut éblouissante. J'ai rencontré deux de ses soeurs restées en Egypte. Elles étaient telles que dans la légende. Lucienne était l'une des plus belles. Peut-être a-t-elle inspiré l'un des personnages du *Quatuor d'Alexandrie*. Elle connaissait Lawrence Durrell, et tous les gens de lettres séjournant quelques temps en Egypte. Son mari Alfred Cohen, un richissime homme d'affaires, avisé et mécène finança la revue *Valeurs*, dirigée par Etiemble qui lui livre

huit numéros. J'eus la chance de connaître aussi Germaine et son mari Clément. Quel couple! Quelles personnalités! Ils étaient alors âgés (Germaine nous fit même rire en parlant de ses rides), mais je vis bien qu'ils étaient encore beaux. Derrière le vieux gommeux ganté, portant canne et feutre rond à bords courts, je devinais le séducteur au glamour hollywoodien. J'avais entendu parler de lui et retenu qu'il était un grand joueur de poker. C'est lui qui, un jour, au cours d'une partie de poker, avait dit au roi Farouk : « Carré de rois, sire, et des vrais, ceux-ci ». Que faisait-il ? J'appris que l'homme avait été avocat, fait fortune et avait été expulsé d'Egypte, comme tous les autres juifs, en 1952, et consacrait désormais son temps au jeu. Il nous quitta en fin d'après-midi. Il était attendu à son cercle de jeu, près de l'Etoile.

Manchester et Paris

Ce fut en pleine nuit que Raoul, jeune homme de moins de vingt ans, débarqua la première fois en Angleterre, en 1919. A la gare, où il devait apprendre que le prochain train pour Manchester partait le lendemain à l'aube, on lui indiqua qu'il était inutile de chercher une chambre d'hôtel, la ville accueillant un congrès, et - puisqu'il n'avait que quelques heures à passer - on lui conseilla d'utiliser les services des thermes installés dans un bâtiment flambant neuf qui enjambait la voie ferrée. Il accepta et fut pris aussitôt en main, aspergé, récuré et massé. Enfin on le conduisit dans une vaste pièce de repos, où seule une couche était dressée auprès d'une table garnie de victuailles et de fruits. Quel hôtel aurait pu rivaliser avec un tel service? L'Angleterre pouvait se révéler hospitalière. Le jeune tunisien s'endormit avec un sentiment de bien-être qu'il ne devait jamais oublier et qui augurait bien de son séjour anglais.

Auprès de Charles et Claire, qui étaient des lettrés, Raoul lut Dickens, Lewis Carroll, Kipling et surtout Jerome K. Jerome, dont il chérira et relira les livres jusqu'au soir de sa vie. Avec Amy et Myriam, ses jeunes nièces, il apprit les chansons populaires anglaises et forma un trio inséparable. Ils se retrouveront quelques années plus tard à Casablanca et garderont des relations privilégiées, faites de complicité joyeuse et d'une affection inébranlable. Raoul conservera toujours de son séjour à Manchester, au 10 Palatine Road, un souvenir enchanteur où aucun nuage ne vint troubler cet été parfait. Puisque la météorologie semble avoir été particulièrement clémente, Raoul ne manqua pas d'être ébloui par la longue clarté septentrionale des jours d'été. Un temps si exceptionnel régnait alors sur l'Angleterre que les patrons décidèrent d'accorder une journée de congé à leurs employés. Décidément, ces Anglais étaient loin d'être des sauvages.

Cependant, les frères avaient décidé que Raoul ferait des études. Il quitta donc Manchester et passa sa première année d'étudiant en droit à Aix-en-Provence. Puis il s'installa à Paris, dans une chambre du quartier de l'Odéon. Là, il retrouva ses amis de Tunis, notamment l'étudiant en médecine Roger Cattan, son ami d'enfance, son alter-ego, et toute une joyeuse bande, l'une des premières générations de Tunis à expérimenter ensemble la vie d'étudiant à Paris. Si la plupart réussissaient brillamment leurs études, beaucoup n'en étaient pas moins des fêtards impénitents. Ils se réunissaient au *Grill-room Médicis*, en face de la fontaine du même nom, près du carrefour du Luxembourg. Le soir, ils avaient l'habitude de se retrouver, pour souper, à la *Coupole*. L'un d'eux était à Paris depuis plusieurs années, où il

menait grand train. Officiellement étudiant en droit, il n'avait cependant jamais mis les pieds à la faculté, ce qui ne l'empêchait pas d'écrire chaque fin d'année à son père pour l'informer de ses brillants résultats. Tout Tunis était au courant, sauf le père qui, rempli de fierté, ne cessait d'accroître ses largesses envers un fils qu'il croyait sur le point d'obtenir son doctorat. Un jour, le père annonça son arrivée à Paris. Les amis s'inquiétèrent. Le seul à garder sa sérénité était le faux étudiant. Il savait, prétendait-il, comment prendre son père. Il l'accueillit fastueusement, l'emmena déjeuner dans un excellent restaurant, puis loua une calèche pour un grand tour dans la ville. Au Panthéon, le père se renseigna sur les deux bâtiments bordant l'entrée de la rue Soufflot. « Oh, ce sont sûrement des ministères » répondit le fils distraitemment, quand il entendit le cocher rectifier d'une voix péremptoire : « Mais non, c'est, à gauche, un commissariat et, à droite, la faculté de droit ».

Pour Raoul, le charme commencé depuis l'enfance continuait. Il plaisait aux femmes, passait des vacances à Luchon, jouait au bridge, au tennis. Il était aussi champion de billard. Pouvait-on être plus heureux ?

La faculté conservait alors tout son prestige et prodiguait une excellente formation. Fière de son enseignement, la France l'était aussi de son droit, tant celui-ci, fécondé par son histoire mouvementée, avait réussi à traduire sa réflexion politique sinon son génie. Le français n'était-il pas la langue juridique et diplomatique par excellence? Dans le droit public se condensait une synthèse du processus politique occidental, depuis la Grèce et Rome jusqu'à la République française, qui préparait un futur conduisant au progrès et à la démocratie. En matière de droit privé, Raoul eut la chance d'avoir le grand professeur Jacques Ripert pour l'introduire dans les domaines plus arides des pratiques civiles et commerciales, tandis qu'il dévorait les romans de Barbusse, Romain Rolland (*Jean Christophe, les Hommes de bonne volonté*, en oeuvres complètes à la maison), Roger Martin Du Gard (*Jean Barois* et surtout les premiers tomes des *Thibault*, oeuvre qu'il fera lire à tous ses enfants).

Alors qu'il achevait ses études, il apprit que Charles et sa famille quittaient définitivement Manchester pour s'installer à Casablanca, où Gaston et Louise les encourageaient à venir depuis longtemps. Pourquoi le nouvel et jeune avocat ne les imiterait pas? Gaston l'y engageait à son tour, ne cessant de lui vanter le Maroc, un pays qui faisait alors figure de Nouvelle Frontière, de Far West. Raoul partit donc à Casablanca.

Il s'inscrivit au barreau de la Cour d'appel et entra au cabinet de M^o Guedj, le batonnier de Casablanca. Tandis qu'il nourrissait des

angoisses pour ses premières plaidoiries, mon père découvrait son nouveau milieu. Il se lia d'amitié avec le brillant Max Guedj, le fils de l'avocat, futur héros de la deuxième guerre, à l'égal de Closterman, l'un des plus grands pilotes de la RAF puisqu'on lui attribue, sous ces couleurs, le plus grand nombre d'avions ennemis abattus. Il périt aux commandes de son appareil (après la guerre, la principale base aérienne militaire du Maroc, celle de Rabat-Salé, reçut le nom de Max Guedj). S'il n'avait été timide, Raoul eut été « a lion in society », mais l'homme était à la fois innocent et grave, à la fois joyeux et anxieux. Exigeant avec lui même, il s'appliquait à bien faire et, somme toute, il réussissait. Ainsi accueilli et piloté par autant de personnalités rompues au cosmopolitisme de Manchester ou du Caire, mon père s'intégra vite à la nouvelle société de Casablanca, une ville qui n'en était pas une avant 1912, à la différence de ses rivales Alger, Tunis ou le Caire, mais son développement allait être spectaculaire. La dernière des grandes métropoles d'Afrique du Nord fut aussi la plus moderne. Elle acquit rapidement un style personnel (un « chic Casa », disait-on alors, non sans que quelque mauvais goût pût, inévitablement, s'y introduire) qui fit d'elle un lieu brillant et recherché entre tous. Capitale économique du pays, sa santé était insolente. Des fêtes s'y succédaient dans une surenchère de faste, tandis qu'un cabaret comme l'*Abbaye* présentait en avant-première les spectacles parisiens. Raoul devint champion du Maroc de billard et l'un des meilleurs joueurs de tennis du pays. Il avait passé la trentaine. Le voilà prêt à rencontrer sa future femme.

Fondation à Rabat

La famille de ma mère avait élu domicile, non à Casablanca la libre, mais à Rabat, ville du pouvoir politique et administratif. Un oncle de ma grand-mère y avait précédé tout le monde en 1912 comme représentant de la société qui l'employait déjà en Algérie, les Acieries de Longwy. C'est lui qui écrivit aux uns et aux autres membres de la famille restés à Bône, en Algérie, pour les inciter à venir le rejoindre dans ce Maroc qui s'ouvrait à la modernité. Le Protectorat français proclamé la même année y était un gage de stabilité. Cet oncle, Raoul Achour (1883-1969), était un colosse à la voix de stentor : quand il téléphonait, ses correspondants tenaient le combiné à distance, tant il parlait fort. Dans sa jeunesse à Bône, avec ses frères, il avait joué du coup de poing lors de manifestations en faveur des droits de l'homme. Car Achour était un militant. Très attaché aux valeurs républicaines, il sera au Maroc l'un des artisans de la création de la Ligue des droits de l'homme et grand maître du Grand Orient. De son service militaire accompli chez les Zouaves, il avait ramené le goût pour les expressions canailles et des jurons du style « Scaferlati supérieur! » ou « Bougre de Mataf! » D'apparence bougonnante, ce rugueux au regard clair dans un visage buriné d'humanité (un Charles Vanel vieillissant et surdimensionné) était un personnage haut en couleur (ne prétendait-il pas être membre fervent des T.P.L.G., le fameux club des « Tout Pour La Gueule » ?) et adoré par tous ses petits neveux et nièces. Sa femme et lui n'eurent pas d'enfants, mais s'occupèrent de nombreux enfants de la famille comme Gaston Baruk, Daniel Nabet, Paul Taïb-Lebon, etc... qui firent de longs séjours chez eux. Sa femme, rapporte la chronique familiale, dut souffrir, au début de leur union, des absences répétées de son mari (parti acheter des allumettes, il ne revint que trois jours plus tard). Cependant, quand elle mourut après plus de soixante ans de mariage, Raoul Achour fut inconsolable. Il se coucha et, rapidement, décéda à son tour.

Avant même l'arrivée à Rabat, le couple Achour représentait déjà, à Bône, le pivot autour duquel la famille de ma mère s'est construite. C'est grâce à Raoul et Clara Achour que mes grands parents se sont connus. Voici le mic-mac familial.

- Achour, le bônois, épouse Clara Baruk, une « ghorni » de Tunis, de nationalité italienne, qui a un grand frère, David Baruk. Ce dernier et Raoul Achour deviennent les meilleurs amis. Ils partagent les mêmes idées. On les rencontre au coude à coude au premier rang d'une manifestation en faveur du capitaine Dreyfus en 1904. Mais les visites de David à Bône se multiplient dès le moment où, vers 29/30 ans, il

rencontre Béa Taïb (16/17 ans, en 1904/1905), la jeune nièce de son ami et beau-frère Achour. Celle-ci est belle et mutine, innocente et assurée. Il en tombe amoureux et la demande aussitôt en mariage. Béa se montre ravie de la tournure des événements. La séduction de David est grande, réputée même, puisqu'à Tunis son charme a, dit-on, inspiré plusieurs chansons d'amour qu'on fredonne jusqu'à Bône! Détail invérifiable, mais qui me fut répété, ce qui prouve bien que l'on n'hésitait pas, à propos de David Baruk, à tenir un discours de type légendaire. Mais reprenons le récit de Béa.

Qu'un tel homme s'intéressât à elle, si jeune, la faisait pouffer de rire et ne cessait de l'étonner. Comment résister à celui qui se déclarait prêt à l'enlever dans les formes? Les parents de Béa, Haïm Taïb et Sarah, soeur aînée de Raoul Achour; qui attendaient eux-mêmes la naissance de leur sixième enfant (Alice), consentirent au mariage, demandant seulement à David de patienter jusqu'à cet heureux événement. Alice naquit en juillet 1906 et le mariage de Béa et David eut lieu en novembre de la même année. Béa n'avait pas encore 18 ans. Jusqu'au soir de ses noces, elle crut que les enfants naissaient par le nombril. Avec son mari, elle formera un couple de choc, mais ne perdra jamais sa fraîcheur et une gaieté à toute épreuve. Dans ses papiers, on retrouvera après sa mort un message disant combien elle avait été heureuse sa vie durant.

Béa était la première petite fille de son entourage à obtenir son certificat d'études. Cependant, en tant qu'aînée, on la retira de l'école pour aider sa mère et s'occuper de ses frères et soeurs. Son père, Haïm Taïb (né en 1862 à La Cale, un port près de Bône, mort à Rabat en 1924) un homme distingué et plein d'humour, n'avait pas fait d'études. Le service militaire accompli en France, à Romans en 1882, semble avoir été sa seule formation. Haïm, père d'une famille nombreuse, se contenta de devenir ferblantier, tandis que ses frères firent preuve de plus de fantaisie. Le cadet, Michel, se passionna pour l'art et enleva des prix de peinture en 1908 (Maurice, l'un de mes oncles s'obstinait même à affirmer qu'il avait été prix de Rome. Je n'ai pas trouvé de Taïb dans les listes de lauréats consultées à la villa Médicis, entre les années 1880 et 1920). Il laisse le souvenir d'un homme de culture. Le troisième, dont personne ne connaît plus aujourd'hui le prénom, fut astrologue et inventeur. On lui devrait plusieurs inventions, dont le fameux bouchon à capsule des bouteilles de limonade, dont il ne déposa pas le brevet. Il décéda à Nice, loin et incompris des siens, désorientés par son personnage de rêveur qui observait les étoiles et gardait ses poches bourrées de curiosités diverses, tels des morceaux de roches et autres pierres de lune.

Haïm ne fut certes pas aussi original que ses frères, mais il mit sa fantaisie dans son comportement extrêmement libre avec son épouse et les autres femmes. Son épouse, Sarah Achour, elle-même très belle et très rebelle, le lui rendait bien. Elle se déclarait pour l'union libre, « comme Blum dans son livre (*Du Mariage*) », précisait-elle. Alors Haïm, dont nul n'ignorait la passion pour les femmes, ne se privait pas de découcher. Dans ses vieux jours, à Rabat, il disait aimer aller au marché pour voir passer quelques belles jeunes femmes. Il laisse aussi le souvenir d'un farceur et d'un amateur de blagues. Chaque matin, jusqu'à la fin de sa vie, il rendait visite à Raoul Achour ou David Baruk pour leur raconter la dernière histoire drôle. Il laisse enfin le souvenir d'un bon cuisinier. Sa bouillabaisse, selon une recette apprise à Marseille, revenait comme un temps fort et apprécié de la vie familiale.

Les nombreux descendants de Haïm Taïb partageront la même finesse du visage et la même propension à plaisanter. Beaucoup devinrent des artistes (artistes-peintres : Manou Pouderoux, Alice Wanda, Robert Scemla, Bernard Taride; d'autres, musiciens : les frères Jean-Louis et François Méchali, Denis Taride ; il y eut même un surréaliste, dandy, critique de cinéma et cinéaste : Robert Benayoun).

Haïm Taïb, mon arrière grand-père a donc épousé Sarah Achour, une belle jeune femme, assurément, à voir ses premières photos, qui partage avec les Achour les mêmes yeux clairs, une même force physique et une longue santé (à quelques mois près, elle échoua, malgré nos encouragements, à devenir centenaire). Elle donnera à son mari six enfants, dont l'aînée sera ma grand-mère, Béa. L'alliance Achour-Taïb est ancienne. Elle remonte à l'Espagne. Achour signifie « riche » en arabe, et Taïb, « bon », « bien cuit » ou « à point », une traduction de leurs anciens noms espagnols, Rico et Buenos. Aujourd'hui, il n'y a plus d'Achour-Rico, mais je remarque que les descendants actuels des Taïb-Buenos, désormais installés en France, ont, une nouvelle fois, tous changé de nom : Taïb (prononcer tèbe, sans tréma), Taride, Bati et même Lebon.

Ces Achour de Bône, alliés aussi aux Taïb, le sont aussi aux Baruk par une tierce famille, les Cartoso, également ghornis. Les soeurs Simha et Meïha Cartoso naquirent à Tunis en 1840 et 1850. Or, la première épousa Moïse Achour, et la seconde Jacob Baruk. L'une était la mère de Raoul Achour et Sarah (épouse de Haïm Taïb et mère de Béa), l'autre celle de David Baruk et de Clara, épouse Achour. Ainsi, afin d'embrouiller davantage, non seulement Raoul Achour et sa femme Clara Baruk étaient cousins germains, mais on peut dire aussi que Béa, en s'unissant à David Baruk, épousait à la fois le cousin germain et le

beau-frère de sa mère. Quoiqu'il en soit, voilà Béa et David Baruk, mes grands-parents jeunes mariés, partis s'installer en Tunisie.

A Sousse, David devient chef meunier dans une petite minoterie. Béa met au monde un premier enfant : Gaston (1908). Mais Sousse ne vaut pas Bône. Béa se languit de l'Algérie, où David accepte de revenir. Il trouve un emploi dans une mine du Kouif, non loin de Bône, près de Tebessa. Là, la famille s'accroît de deux petites filles : Manou (1910) et Andrée (1912), ma mère.

1912 est l'année charnière des grands départs de Bône. David est d'abord envoyé par sa compagnie dans une mine espagnole à Santander, où il arrive avec Béa et leurs deux petites filles. Gaston est resté chez l'oncle Achour, alors directeur d'une mine de phosphates de Tébessa, en Algérie, qui se voit à son tour envoyé au Maroc comme représentant officiel de sa société pour y diffuser les produits de quincaillerie, honnête symbole du progrès qui s'exporte. Raoul Achour s'embarque pour le Maroc, non seulement en compagnie de sa femme et de Gaston, mais aussi de son père Moïse et de Mathilde Taïb, la jeune soeur de Béa. On sait maintenant qu'Achour est séduit par Rabat et qu'il n'oublie pas sa famille et ses amis, à qui il écrit aussitôt pour les exhorter à venir le rejoindre. David et Bea n'hésitent pas longtemps à quitter Santander. Ils débarquent, avec leurs deux filles, à Rabat en mars 1913. Ma mère a un an.

La passe devant la ville de Rabat est dangereuse. Le navire reste au large. Seules des chaloupes peuvent s'approcher du rivage où les passagers sont débarqués à dos d'hommes.

* * *

A l'approche de la première guerre mondiale, la ville n'est pas encore la grande capitale qu'elle allait devenir. Encore enclose dans les murailles ocres de sa médina, elle bénéficie d'un site exceptionnel le long de l'océan Atlantique. Au nord, elle se termine par une avancée en pointe, suspendue au-dessus de l'embouchure du fleuve Bou Regreg, haut rocher où fut édifiée la Kasbah des Oudaïas, l'ancien Ribat, c'est-à-dire le lieu d'escale et de recueillement pour tous les guerriers saints qui s'élançaient à la conquête de l'Espagne. Depuis la plage en contrebas, la paroi est raide jusqu'aux rochers et murailles en surplomb, d'où s'échappe une végétation aérienne. Ici, le paysage est si beau qu'il attire chaque soir promeneurs et amoureux. C'est, du côté atlantique, sur la pente douce dévalant depuis les hautes murailles jusqu'à la mer, que l'on enterre les morts de la ville. Les couples d'amoureux y sont nombreux à venir s'asseoir sur les tombes et regarder la mer. Au nord, de l'autre côté du fleuve, offrant presque la même disposition, la cité aristocratique de Salé, repliée derrière la double ceinture de ses remparts et de son cimetière marin. Dans les deux villes, les corsaires ont été longtemps très actifs. Mais Rabat, à la différence de sa voisine, abritait dans ses murs la plupart des grands pirates européens (hollandais et anglais) et turcs, dont l'un des fameux frères Barberousse. Aussi fut-elle, pendant tout le XVIème et le XVIIème siècles, considérée comme un lieu mal famé de la région, où il était dangereux d'entrer la nuit. Au XVIIIème siècle, la ville était si autonome qu'elle se proclama une république, avec un conseil élu qui fonctionna plus de 40 ans. Puis, les corsaires désertèrent et la médina retrouva son calme. Au XIXème siècle, les sultans alaouites affectionnaient y venir en villégiature, appréciant la douceur de son climat. Lyautey, à son tour fut conquis. Délaissant les autres villes royales qu'étaient Fés, Meknés, Marrakech et Tanger, il y établit sa résidence générale et en fit la capitale politique du pays.

La médina de Rabat part de l'esplanade des Oudaïas, où se tenait jadis le marché aux esclaves, et s'étend en un quadrilatère étiré le long de la mer. C'est là que la petite communauté française, regroupée autour des autorités militaires, s'est installée et c'est là que Raoul et Clara Achour accueillent David et sa famille. Leur maison est située rue El Gza, derrière le grand boulevard El Alou, qui longe la mer et que Lyautey pensa, un temps, transformer en nouvelle Promenade des Anglais. Les grands palmiers qui le longent sur une partie date de cette époque et témoignent de cette intention. Lyautey n'alla pas jusqu'au bout de son idée, choissant finalement de construire la ville européenne à l'extérieur de la médina. Cette décision, sans doute l'une des plus importantes qu'il dut prendre, rate l'occasion de faire participer les Français à la vie et la ville marocaines. La cohabitation

n'aura pas lieu par le fait du Prince. Mais cet acte, qui organise l'appartheid, a paradoxalement l'effet méritant de sauver la médina. Un an après la proclamation du protectorat, la petite colonie française a déjà beaucoup marqué la ville de sa présence. Le boulevard El Alou, où se concentrent les cafés chics, est devenu le lieu de promenade favori des Français, tandis que la rue El Gza, qui en descend, constitue l'une des principales artères commerçantes de Rabat. Située à côté d'une ferronnerie française, la quincaillerie d'Achour passe pour l'un des premiers magasins modernes de Rabat. C'est, selon Alice, la petite soeur de ma grand-mère, le plus beau de l'époque. On y vient chercher tout le matériel de construction. De nouvelles marchandises ne cessent d'y arriver. La maison Achour a un étage où le couple habite. C'est là qu'il accueille les Baruk.

Comme Béa Baruk retrouve aussi son fils Gaston et sa soeur Mathilde, la première soirée passée chez les Achour, dans des appartements assez vastes pour bien tous les loger, passe pour une fête mémorable. Les enfants y rirent et l'on s'endormit la tête pleine de projets.

Pris en main par Raoul Achour, David Baruk ne fut pas long à trouver un logement pour sa famille rue El Gza, et à se mettre au travail. On embauchait au port. David dont on vantait la force, commença par débarquer les sacs de blés sur son dos. Portefaix. Puis, il travailla à la Douane avant de devenir chef de l'aconnage du port. Tout ceci prit moins de deux ans.

Lorsqu'en 1914, les trois frères de Béa et Mathilde, Isaac, Sam et Maurice, restés à Bône, furent mobilisés et envoyés au front, les Baruk-Achour prirent la décision de faire venir à Rabat le reste des Taïb : Alice, la petite dernière, ainsi que ses parents, Sarah et Haïm. Les Taïb débarquèrent à Casablanca et durent prendre la route de Rabat en diligence. Alice, huit ans, se souvient d'un débarquement mouvementé. On la transbahuta dans un panier à bord d'une barque, où les marins attendaient l'arrivée d'une vague pour attrapper le couffin. Quant au voyage Casa-Rabat, ce fut une véritable équipée westernienne, interminable. Il fallut traverser plusieurs canyons profonds et franchir plusieurs rivières en empruntant des ponts de barques.

Ce fut donc toute une petite tribu qui arriva presque d'un coup à Rabat, alors qu'éclatait la première guerre mondiale. Le mouvement des permissions agrandit encore le cercle, avec l'arrivée fêtée des trois frères Taïb. On se rappelle que Sam était toujours impeccable, et que Maurice fut puni pour avoir négligé de saluer des chefs militaires. Mais Isaac revint hagard. Il comptait beaucoup de médailles et plus encore

de combats au corps à corps. Seuls ses yeux montraient qu'il n'en était pas sorti indemne. Son regard était halluciné. On en avait peur.

L'arrivée des Taïb avait été bien préparée. Après deux années passées rue El Gza, les Baruk emménagèrent dans une plus grande maison, le *derb* Moreno, rue Ben Gabrith, du nom du propriétaire des maisons de cette impasse. C'était la maison classique d'alors, avec un étage destiné aux Taïb. Les Baruk occupaient le rez-de-chaussée. Les pièces étaient longues, ornées de canapés et de coussins arabes. On dînait par beau temps dans la cour où l'on prenait aussi son bain dans un baquet.

Les voisins étaient Kaddour ben Ghabrit (le propriétaire du *derb* Moreno) et Hammadi Kebbaj, prévost des marchands. Les enfants Ahmed et Driss devinrent vite les compagnons de jeu des enfants Baruk-Taïb, Gaston, Manou, Andrée et Alice, tandis que les familles prenaient l'habitude de se rendre visite. Il arrivait qu'un ami commun, Driss Baraoui, les conviât ensemble dans sa propriété au bas du Chellah. Ainsi, aux beaux jours, voyait-on les trois familles et leur marmaille descendre vers le Bou Regreg. Elles embarquaient à la rampe Sidi Makhlouf où plusieurs barcasses étaient nécessaires pour les mener à leur pique-nique au pied du Chellah et ses ruines romaines. Les retours à travers la riche vallée leur offraient, au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de l'océan, les splendeurs du Maghreb, c'est-à-dire au sens propre : du couchant. Arrivée au débarcadère, la troupe porteuse de branches de mimosas s'égrénaient au long des ruelles de la médina jusqu'à la rue Boukroun, où se dégustaient des beignets tous chauds, les fameux *sfinges*. Du passage de quelques années en Médina, il est resté un ancrage dans le Maroc traditionnel, comme une force des commencements.

Vers 1915, à l'occasion d'une permission de Maurice Taïb, on voit tous les membres, ou presque, de la famille réunis sur une photographie prise au *derb* Moreno. En tout, quatorze personnes et quatre générations :

- 1) celle de mon arrière-arrière-grand-père, Moïse Achour, né en 1830 à Bône et arrivé à Rabat en 1912 avec son fils Raoul;
- 2) la génération de mon arrière-grand-mère, Sarah, née à Monastir en 1865, et son frère Raoul Achour, chacun auprès de son conjoint (Haim Taïb et Clara Baruk);
- 3) la génération de ma grand-mère Béa, née Taïb en 1888, accompagnée de son frère Maurice, le permissionnaire, de ses soeurs Mathilde et Alice, et de son mari David Baruk ;
- 4) enfin, la génération de ma mère et de ses frère et soeurs (la dernière née décédera quelques mois plus tard d'une méningite).

Alignés debout sur plusieurs rangs, ils entourent l'aïeul assis au centre. Celui-ci, la barbe blanche, le sourcil broussailleux sous le *reza* (turban), a le regard terrible des Achour. La mise qu'il porte avec élégance témoigne de son appartenance à un autre âge : chemise *khamis*, pantalon *saruel*, avec une veste et des souliers européens. Tous les autres sont vêtus à l'européenne. Haïm Taïb arbore un noeud papillon, David Baruk, un costume trois pièces. Les jeunes hommes de la photo, Maurice Taïb et Raoul Achour, mobilisés sur place, portent des uniformes militaires, à l'exception de mon grand-père David Baruk, qui avait la nationalité italienne. Sam et Isaac Taïb, absents, se trouvaient sur le front. Les trois frères Taïb revinrent couverts de décorations, en particulier, comme on l'a déjà dit, Isaac. La guerre terminée, tous trois choisirent de venir vivre à Rabat.

Ma mère, 4 ans, contre l'aïeul au premier rang, a assis devant elle son ours en peluche. A ses cotés Alice, 11 ans, d'un bras protecteur lui entoure les épaules. Leurs sourires en dit long sur le moment de joie qu'a représenté la cérémonie photographique. A les voir adossées à la forêt de jambes des adultes, on comprend que la vaste et enveloppante famille se soit longtemps confondue, à leurs yeux, avec l'univers tout entier.

* * *

En 1915, s'offrit à David Baruk l'opportunité d'acquérir en médina, rue Hammam Chorfa (une ruelle transversale à la rue El Gza), une petite fabrique de mouture artisanale. La meunerie avait été son premier métier, en Tunisie, lorsque, vers 14 ans, à la mort de son père, il avait trouvé du travail dans une petite minoterie pour nourrir ses frères et ses soeurs. Cette fois, il ne s'agissait que d'un modeste ensemble, une meule avec un âne, petite noria qu'il paya avec ses premières économies et un crédit. Cependant, le train de vie s'améliora rapidement. David acheta sa première automobile, une Delage, et la famille déménagea dans un immeuble moderne du nouveau quartier dit de l'Océan. La réussite vint à David avec cette petite fabrique de la rue Hamman Chorfa.

C'est aussi grâce à elle qu'il put, quatre ans plus tard, acquérir le Moulin Gay, que l'administration avait placé sous séquestre comme bien allemand. Le groupe Mannesman l'avait acheté avant-guerre et avait eu juste le temps de rénover le bâtiment, le dotant d'un équipement moderne et d'un mobilier cossu. Cette usine (l'immeuble qui la remplace aujourd'hui est situé avenue Mohammed V, entre la gare et l'ex avenue Urbain Blanc) se trouvait, pendant la guerre, hors de la ville, dont elle était séparée par une forêt, considérée comme un lieu dangereux la nuit. Mais le dimanche, les Rabatis aimaient s'y promener. Lorsqu'il passait devant le moulin, David avait l'habitude de lever sa canne et de dire : « Ce moulin sera à moi » et tous autour de s'esclaffer. Haïm Taïb lançait ses flèches et même Raoul Achour, le sage, lui donnait raison. Le projet lui paraissait hors de portée, l'usine elle-même était trop immense. Mais tous se trompaient. En 1918, le Moulin Gay fut mis en vente. David saisit sa chance et emporta l'enchère à la bougie, grâce au soutien spontané que lui manifesta ce jour-là Lestrade, le gouverneur de la Banque du Maroc. Un geste que David n'a pas voulu qu'on oublie.

A partir de là, commence la légende dorée de David Baruk. Il devait construire un empire et tout ce qui le concerne sera désormais nimbé d'une aura respectueuse. Ma grand mère n'a pas peu fait pour contribuer à ce résultat, d'autant plus qu'elle lui survécut 32 ans, son héros disparaissant trop tôt en 1939, à 64 ans. Mais d'autres confirmèrent son point de vue. Le souvenir de David en imposait à tous ceux, plus ou moins proches, que j'interrogeais. Ce type, incontestablement, était populaire. Ici, on le raconte tombant la veste et retroussant ses manches pour corriger un homme, là, il sauve un ouvrier d'une façon héroïque. La réussite semble avoir même changé le physique de David Baruk. Par exemple, sur la photo de groupe de 1915, on l'aperçoit derrière les autres, petit, moustachu, presque quelconque. Or, sur la

majorité des portraits qui restent de lui, apparaît un homme différent. Il arbore une blanche et abondante crinière. Il ne semble plus petit et sa stature est majestueuse. Sur lui, les éloges sont si unanimes que je m'en étais fait l'idée d'un demi-dieu, comme le montre l'interprétation que, dans ma mythologie personnelle, je me fis de son sabre. L'arme était lourde quand je la découvris, un jour que je jouais chez ma grand mère, derrière un secrétaire. Surtout, on ne pouvait la sortir de son fourreau. Comme aucun de mes oncles, cousins, et frères n'y parvenait, pas plus qu'aucun adulte, la présence de ce sabre inutile m'intrigua. Malgré son apparence d'abandon, était-il un signe posthume ? Représentait-il le vrai *kudos* de mon grand père ? N'attendait-il pas, tel l'arc d'Ulysse ? Tant que ma grand mère vécut, personne ne put le dégainer. A sa mort, ma mère fit ouvrir le fourreau et dégraisser la lame. C'est désormais un sabre quelconque.

Alice, en 1997, évoque David Baruk : « C'était un colosse et un bel homme, légendairement beau. Il était audacieux, rien ne l'arrêtait. De lui se dégageait une grande force et on était sécurisé en sa présence. Il se levait avec le soleil, il lisait beaucoup. Il avait une grande sensibilité, une grande perception des sentiments. »

* * *

Les Taïb furent les premiers à quitter le derb Moreno. Ils s'installèrent rue Souika, où Alice se souvient d'avoir eu sa chambre personnelle. Manou et Andrée, ses deux petites nièces qui n'avaient que deux et quatre ans de moins qu'elle, aimaient venir chez elle voir depuis la fenêtre l'animation de cette grande rue de Rabat. Mais c'était surtout les feux des grands établissements du boulevard El Alou qui attiraient les pas de tous, lors de la promenade du soir (« On reconnaissait les familles à leur lampe », disait ma grand-mère). La brasserie Guillaume Tell régalaient de sa musique, avec un orchestre dirigé par Armand Maistre, le père du comédien François Maistre, et le café Alsace-Lorraine accueillait quelques bridgeurs dont David (un as, bien sûr, à ce jeu).

Quand Alice évoque aujourd'hui la médina de Rabat, elle retrouve l'impression de sécurité que lui procurait l'intérieur de la cité (« un cocon »). L'extérieur était au contraire dangereux. Bien sûr, elle craignait la rue Oukassa, qui était le lieu des prostituées, et — plus encore — l'arrivée en ville des Aïssawas, une secte extatique, dont les membres entraînaient en transes. Ils défilaient en procession, retournaient leurs paupières et se donnaient des coups de hache sur la tête. A leur passage, les magasins fermaient. Voir des roumis les rendaient furieux, répète Alice du même ton grave effrayé qu'autrefois. Un ethnologue aurait pu s'intéresser à cette secte et un poète comme Antonin Artaud aurait pu se réjouir devant le passage d'un tel théâtre de la cruauté, mais pas Alice à six ans.

La ville ne cessait de croître. Elle poursuivait maintenant son extension hors de la médina. La famille suivit le mouvement. Les Baruk furent les premiers à sortir. Il trouvèrent un logement dans un des immeubles neufs du quartier de l'Océan, dont le boulevard du même nom prolongeait, au-delà des murailles, le boulevard El Alou. Là, la famille disposait d'une cuisine et d'une salle d'eau où l'on prenait le bain dans un tub, ainsi que des chambres séparées pour les parents et les enfants. Le quartier disposait d'une école où Béa conduisait ses enfants en calèche (une voiture anglaise tiré par un alezan), tandis qu'Alice, demeurée en médina, fréquentait l'école des baraques en bois de la rue Petit-Jean (elle y alla jusqu'en troisième). Un jour, vers 13 ans, alors qu'elle revenait de l'école, elle fut surprise par son frère Maurice, non loin de la rue El Gza, en pleine conversation avec un garçon de sa classe et reçut une gifle retentissante. L'histoire est non seulement restée l'occasion de fous rires entre Alice, Manou et Andrée, mais est aussi devenue à leurs yeux le symbole des anciennes mœurs à combattre. Et Alice, de fait, n'a plus transigé sur sa liberté.

Mathilde Taïb, soeur de Béa et d'Alice, devint la première à se marier au Maroc. Elle épousa en 1916 Salomon Ifrah, un colon, originaire de Constantine en Algérie (il était diplômé de l'école d'Agri de Maison Carrée), qui venait s'approvisionner chez Achour, où elle tenait la caisse, un poste d'observation privilégié. Tous les constructeurs et les entrepreneurs de la région y défilaient. Ifrah était lettré, franc-maçon convaincu, farouchement laïc et arabisant distingué, ce que deviendra aussi Mathilde. Raoul et David adoptèrent vite Salomon et formèrent avec lui un inséparable trio de jeunes hommes. Sa propriété, située à une centaine de kilomètres au nord de Rabat, bénéficiait d'un limon de sept mètres. Son sol, l'un des meilleurs sols du pays, irrigué par le Gharb, produisait du riz rond, des oranges, des artichauts, du blé dur et des betteraves sucrières. Mathilde y mena, dans l'enthousiasme, une rude vie de broussarde. Sa passion réjouissait tous ceux qui lui rendaient visite. Pour les enfants Baruk, le déplacement à la ferme Ifrah était une fête. Écoutons Gaston : « Nos aînés se prélassaient dans les champs sur des matelas de fleurs et, tandis qu'il dégustaient le thé à la menthe qui sortait fumant de splendides samovars, en compagnie de Mansour Nejjaï, le caïd de Souk el Arba, nous jouions avec ses fils, dont l'un d'eux deviendra le premier ministre de l'Agriculture du Maroc indépendant, et tout cela pendant que les épis de la moisson épandus à même le sol, sous forme d'un grand cercle, étaient battus au pied des chevaux tenus en laisse et tournoyant comme dans un cirque. »

Bref tous étaient heureux et l'on chercherait en vain un mauvais souvenir d'autant plus qu'avec le temps la mémoire a désormais tout positivé, exercice dans lequel la famille excella.

Après la rue El Gza, le derb Moreno, le quartier de l'Océan fut aussi vite abandonné par les Baruk pour la nouvelle avenue Dar el Maghzen. Cet axe, tiré au départ des murailles de l'intérieur, indiquait la nouvelle orientation qu'allait prendre la ville. Aujourd'hui au tout début de l'avenue Mohamed V, dans sa partie la plus retrécie, près du marché central, elle devint aussitôt l'artère principale des nouvelles activités. Là, les Baruk habitèrent l'immeuble Cousin qui, avec son entrée en marbre et ses fers forgés, son style à la fois moderne et rococo colonial, était l'orgueil des constructeurs d'alors. Mathilde et son mari y ont un pied à terre dans un appartement voisin, à un jet de pantoufle. Quand aux autres Taïb, ils iront s'installer dans un appartement entre la gare et l'emplacement du futur palais de Justice. Enfin, Achour, toujours intrépide, choisit d'aller vivre en pleine campagne dans une maison si éloignée qu'on évitait de s'y rendre le soir, de peur d'y croiser des coyotes. A la fin des années 70, date de sa démolition, cette belle demeure ornée de vitraux (elle abrita dans les années cinquante et soixante l'établissement scolaire privé Grimonet) était

située avenue Urbain Blanc, près de l'actuelle bâtiment de Radio-Maroc (RTM), c'est-à-dire en plein centre ville.

En 1922, David acheta hors de la ville, une maison qui se dressait face à la tour Hassan, grandiose minaret plat (sans pompon) d'une mosquée restée inachevée depuis le XIIIème siècle, et que son architecte (le même qui érigea la Giralda de Séville et la Koutoubia de Marrackech) avait voulue la plus grande du monde. La maison, grande avec son jardin, paraissait petite et isolée sur la vaste esplanade au sol rouge et argileux comme la tour et ses murailles. Le terrain penche et s'élève pour mourir sur une haute falaise surplombant le Bou Regreg qui dessine en bas son large méandre. Cette situation permet de voir un panorama circulaire depuis la riante vallée jusqu'à l'embouchure et les murs des deux cités devant la mer.

La demeure appartenait aux princes Murat qui s'étaient faits aménager là une petite folie, comme à Paris au XIXème siècle, mais dans un style euro-mauresque. Le vieux prince ne vint pas chez le notaire. C'est son fils, accompagné de son épouse, qui traita la formalité. Quelques jours plus tard, le couple quitta le Maroc, abandonnant le père à Rabat. Mes grands parents apprirent par l'*Illustration*, qu'à Paris, le jeune homme et son épouse menaient grande vie. Quant au vieux prince, mon grand-père lui attribua une partie de la maison. Pour le remercier, le vieillard se mit à faire le jardinage dans la propriété. Certains soirs, il se joignait à la famille et racontait ses fastes passés. Mais ruiné de chagrin, il décéda rapidement.

La maison était une énorme bâtisse de caractère mixte. Quelques tourelles, surmontées de tuiles vertes, dont une carrée au centre, plus vaste et plus large s'élevaient depuis les toits. L'ensemble trappu offrait un grand nombre de terrasses et de balcons de style arabo-berbère. L'intérieur abritait différents appartements, qui furent réaménagés à plusieurs reprises, mais le bâtiment conserva toujours une étrange singularité. Le jeune Murat avait prétendu que la demeure recelait dans ses murs une pièce introuvable qui pouvait, le cas échéant, servir de cachette à un homme ou à un trésor. Mon grand père n'avait nul besoin d'une telle pièce et, agacé par l'insistance de son interlocuteur qui entendait tirer un bon prix de son secret, il ne l'avait pas écouté. Mais plus tard, alors qu'il entreprenait des travaux dans la maison, il voulut en avoir le coeur net et fit chercher à coups de pioche la fameuse chambre, toujours vainement.

La villa Baruk, sise aujourd'hui 3 rue des Saadiens, a symbolisé pendant près de cinquante ans le centre de la vie familiale. Plusieurs mariages et les noces d'or des Achour s'y déroulèrent. La maison a aussi hébergé des officiers américains avant le débarquement en 1942, le général

Doolittle notamment, et des clandestins français (plus de 300), avec la complicité amusée de ma grand mère, présidente de l'Oeuvre des colis aux prisonniers de guerre (institution agréée, qui permit d'envoyer 20 000 colis en trois ans à des soldats marocains et français détenus en Allemagne). Autour de la villa Baruk, le quartier était métamorphosé, rempli depuis longtemps d'autres maisons. Heureusement, la tour Hassan et son périmètre furent préservés. Les albums photographiques de chacun d'entre nous montrent que la tour Hassan, omniprésente, fait partie du décor, comme un membre de la famille.

Un dernier mot sur la maison. Elle disposait de caves voûtées, où gisait un vrai trésor : les vins de grands crus sélectionnés par le vieux prince au début du siècle. La cave semblait inépuisable, puisque des bouteilles en étaient encore montées dans les années 70.

Autre lieu de territorialisation de la tribu, une ferme à une trentaine de kilomètres de Rabat, que David Baruk acquit dans les années 20. Il la nomma La Manoussa, en hommage à sa fille, Manou. Aux premiers jours d'avril, vers Pâques, les familles avaient l'habitude de s'y retrouver. La maison, simple et rudimentaire, était située sur un grand plateau éloigné de la route des Zaers. Pour y accéder, il fallait emprunter un méchant sentier, escarpé et dangereux après la pluie, qui traversait plusieurs vallées. Autant dire que nous étions soulagés d'arriver sur le plateau où mon grand-père avait établi son petit Eden, avec bassins, colombiers, court de tennis. Chaque voiture était accueillie par des cris de joie. Les tables étaient dressées à l'ombre du vieux palmier devant le mas, parfois sous la tonnelle. Là, en ce bout du monde, jeunes et vieux, comme inspirés par un charme du lieu, ont partagé leurs rires et leurs confiants regards sur le monde. Plusieurs générations d'enfants y ont grimpé aux pylones des éoliennes, dévalé les meules de foin, construit des cabanes et dévasté les orangeries, tandis que leurs parents péchaient, chassaient, chevauchaient, jouaient aux boules sur les sentiers ou au tennis sur le court en ciment. Pour chacun de nous, goûter aux plaisirs de la Manoussa s'identifiait donc à l'exaltante sensation de la liberté. La Manoussa a été la passion et l'objet de tous les soins de David. Ma grand-mère a toujours prétendu que son époux s'y rendait chaque matin à l'aube donner ses ordres (il est vrai qu'il conduisait des voitures puissantes dont la fameuse Cord), puis qu'il repassait rue des Saadiens lui déposer un bouquet de fleurs sur la table de chevet, avant qu'elle ne se réveille et qu'il reparte à son bureau. Est-ce cette anecdote qui a transformé tous les petits enfants de David en de sérieux lève-tard?

Imagine-t-on ce que représente un pays « neuf » qui s'offrait, tel un vaste jardin, de Tanger à Marrakech? Chaque année, à Noël, la famille prenait ses quartiers d'hiver durant un mois à l'hôtel de la Mamounia à

Marrackech, depuis son inauguration en 1922 par l'Office national des chemins de fer. Les hommes n'y passaient que le week-end. Dans la salle à manger, lors des soirées de réveillon, la table de mon grand père se distinguait des autres par un petit moulin en sucre d'orge. A l'entrée de David Baruk, l'orchestre jouait l'air de « Meunier, tu dors... ». Seul le gouverneur de la ville avait droit au même traitement, avec l'hymne marocain et une petite réduction de la Koutoubia sur sa table.

A la Mamounia, les Baruk-Achour-Taïb se sentaient chez eux, ils connaissaient tous les clients, qu'ils viennent de Casa, de Tanger ou de Londres (Winston Churchill, très fidèle des années d'avant 39, aimait faire sauter mon frère Alain sur ses genoux). L'été, les Baruk se rendaient à Fédala (aujourd'hui Mohamedia), la nouvelle station balnéaire entre Rabat et Casablanca, où ils descendaient dans un hôtel en bois, chez Tirel. Mes parents appréciaient aussi le séjour à Tanger. C'était l'époque faste de la ville internationale. Les tailleurs indiens vous faisaient un costume dans la journée. Tout se vendait. La ville était florissante. Mon père y retrouvait des amis, amateurs de poker, de bridge et de tennis. Il y avait à Tanger quelques bons joueurs dont un certain Naccache, originaire de Tunisie comme Raoul, qui passait pour un grand joueur et l'un des beaux style d'Afrique du Nord. Je me rappelle avoir vu quelques unes de ces parties mémorables au club de Tanger. Les quatre joueurs s'amusaient bien. Les spectateurs aussi. Pendant ce temps, ma mère et ses copines devaient prendre le thé à la pâtisserie Portes. Quelle existence éreintante ! A croire qu'ils ne travaillaient jamais. Or, ils travaillèrent. L'entreprise, les Moulins Baruk, fut même la raison de vivre de certains d'entre eux.

Les Moulins devinrent vite une institution nationale avec trois, puis quatre usines dispersées dans le pays (Rabat, Salé, Fez et Marrackech). Le groupe qui, en 1952, employait plus de mille personnes, donnera encore naissance à une fabrique de pâtes alimentaires et à la première fabrique de couscous du monde (une première machine automatique à produire la graine fut créée au début des années 50). Le renom des Moulins Baruk vient aussi, pour une grande part, de la politique sociale menée dans l'entreprise. Sur ce point, celle-ci n'eut pas de concurrence. Dès avant 1943, un système de retraite était mis en place et, dès avant 50, étaient créées les premières allocations familiales, la première médecine du travail avec mutuelle, le capital-décès (deux années de traitement aux ayant-droit, majoré de 50% par enfant à charge) et surtout la formation professionnelle. Il est certes abrupte de le dire ainsi, sauf si l'on veut bien considérer la légitime fierté de ceux qui réalisèrent ce programme.

Moïse Achour s'était éteint en 1922, à 82 ans. En 1924, vint le tour de Haïm Taïb de lutter contre la mort. A 62 ans, celui que les enfants appelaient Papa d'Alice, l'homme qui se débrouillait pour passer chaque jour voir David Baruk, afin de lui raconter une blague ou de lui en faire une, entra en agonie et prévint les siens qu'il refuserait de recevoir tout rabbin : « Jusqu'à mon dernier souffle, pas u n'etrera ici. Qu'on les jette hors de chez moi ». Son fermeté frappa les esprits libres-penseurs de la famille. On pleura Haïm et l'on ne décoléra pas, lors de son enterrement au cimetière juif, contre le comportement archaïque et avide des rabbins de Rabat.

En 1927, un événement en apparence anodin marqua profondément la famille. C'est « l'affaire du cimetière », ainsi que nous l'appelions. Le cimetière juif de Rabat était particulièrement vétuste et délabré. Or, une opportunité se présentait. Un nouveau cimetière municipal allait être constitué dans un nouvel et vaste espace, où il était offert à la communauté juive d'implanter une division séparée. Pour réaliser ce transfert, le comité de la communauté sollicita l'avis du haut tribunal rabbinique. La réponse fut négative au motif que tout cimetière juif doit être radicalement à l'écart des tombes d'autres confessions et rester sous le contrôle exclusif des rabbins. Les Baruk-Achour-Ifrac souhaitaient être inhumés civilement dans le cimetière juif, c'est-à-dire sans prière et sans rite. Mais les autorités du cimetière les y autoriserait-elles? Ils consultèrent donc sur ce point le tribunal religieux. Sa réponse ayant été une nouvelle fois négative, les intéressés firent savoir en conséquence qu'ils désiraient être inhumés civilement au cimetière municipal de Rabat. Ce qui sera respecté. Peu de temps après cette décision, Ifrac, décédant prématurément, fut le premier des trois amis à y être porté. Sur sa tombe dépourvue de tout autre signe, se lit la phrase suivante : « Celui-ci fut un homme et un vrai citoyen ». Mes grands parents, mes oncles et tantes Achour, Taïb, Baruk furent tous inhumés dans ce cimetière où, à chaque nouvel enterrement, nous passions devant la pierre tombale d'un anarchiste rabati inconnu, un amas pierreux volontairement sans forme, brut et non équarri, un méchant caillou où aucun patronyme ne figurait, mais ce seul message à la gravure profonde : « Ni dieu, ni maître » qui fascina plusieurs d'entre nous. L'affaire du cimetière est loin d'être dérisoire et représente une étape fondatrice dans l'histoire familiale. Elle n'empêcha pas, cependant, ma grand mère de rester durant trente ans, de 1926 à 1956, à la tête de l'Union des dames israélites du Maroc et de jouer un rôle important en faveur du progrès et de l'émancipation de la femme juive marocaine. Quant à mon grand père et mes oncles, ils apportèrent un soutien financier considérable à l'Alliance israélite pour développer le réseau scolaire dans le pays. De la même façon qu'ils refusèrent, face aux rabbins, de transiger sur leurs convictions,

aucun d'eux n'était prêt à renier sa judéité. Mais celle-ci allait désormais être vécue comme un anti-irrédentisme.

En 1934, quand vinrent les fascismes européens, l'italien David Baruk, président de la communauté italienne au Maroc, prit la tête d'un mouvement de boycott anti-nazi à Casablanca et Rabat. En 1937, il rendit ses décorations italiennes et rejeta sa nationalité en signe de protestation contre l'axe Rome-Berlin. Il demanda alors la nationalité française pour lui-même et pour son fils Gaston, né à Sousse. Sa femme et ses filles, nées en Algérie, étaient déjà françaises par le décret Crémieux. C'est pourquoi, lorsque ce décret Crémieux sera aboli pendant la guerre, Béa, Manou et Andrée seront provisoirement déchues de la nationalité française, à l'exception de Gaston naturalisé en même temps que son père.

Mes frères et moi sommes donc nés au Maroc, d'un père tunisien et d'une mère née en Algérie. Mais juifs maghrébins à part entière, nous ne pouvons nous dire juifs du Maroc. Marocains inaccomplis, et juifs sans communauté, où sommes-nous ? Nous voilà en France, un pays comme le cœur peut en concevoir. C'est du moins ce que, de loin, nous nous en étions dit et que je continue aujourd'hui de penser. Quant à la langue française, elle est devenue depuis longtemps notre maison.

De l'enfance au Maroc reste cependant beaucoup, comme une qualité du ciel, un bleu clair d'océan qui accompagnait mes rêveries d'alors. Inoubliable aussi, le pur bonheur du soir, cette fête du crépuscule qui me tournait la tête lorsqu'une lumière dorée semblait monter, comme sourdant de la terre rouge du pays (« el hamra », en arabe; « purple haze », aurait dit Hendrix). Mais je n'ai compris que plus tard que le Maroc avait construit mon être, déterminé mes affects par les odeurs, par les signes partout disséminés (aux murs, tapis, tatouages). Le Maroc c'est aussi une certaine expression joyeuse des visages, des rides fines qui éclairent et prolongent le sourire des yeux.

Le Maroc appartient à la catégorie de ces pays qui occupent sur le globe une situation magique et forte : entre deux mers, à l'intersection de deux continents. Il incarna, aux yeux des Grecs anciens, le jardin des Hespérides, siège du grand Atlas et des Colonnes d'Hercule, seuil du monde connu (la Méditerranée) et de son au-delà. Vers le Vème siècle avant Jésus Christ, le Carthagino-phénicien Hannon, premier navigateur à longer ses côtes et établir des comptoirs commerciaux, y découvrit ceux que les Romains appelleront les Berbères, et qui se nomment eux-mêmes Tamazit : « les hommes », un peuple charmant et pacifique de pasteurs et d'agriculteurs, composé de cinq tribus qui rivalisent de joie de vivre et de gentillesse. Mais au combat, on craint leurs guerriers qui s'y montrent, dit-on, tels des « lions ». Hannon croyait à tort qu'ils habitaient le pays depuis toujours. Des recherches récentes avancent l'hypothèse qu'ils proviendraient du Tibet, ce qui expliquerait leur style architectural proche de celui connu dans l'Himalaya. Le Rif et l'Atlas constitue le cœur du pays berbère actuel. Dans certaines vallées isolées, on vit encore comme à l'époque antique de la Bible ou du Coran. Les Berbères adoptèrent les trois religions monothéistes, puisqu'il exista de puissants royaumes chrétiens et juifs (par exemple celui dirigé par la Kahina, i. e. la Cohen) qui résistèrent aux Romains. Les chrétiens disparurent, mais des juifs berbères vécurent durant des siècles, là-haut, en harmonie avec des musulmans jusqu'à aujourd'hui. Les femmes n'y sont pas voilées et portent des vêtements gais et chamarrés, qui les font ressembler à des indiennes d'Amérique. On les prétend plus libres qu'ailleurs en Afrique. Chez les Aït-Haddidou, par

exemple, elles peuvent chaque année, à l'occasion du *moussem* (réunion de tribus) d'Imilchil, venir divorcer et choisir un nouveau mari. Les hommes, avec leur ample et simple djellaba de laine, au capuchon pendant, leurs sandales découpées dans le caoutchouc de vieux pneus, ont l'allure débonnaire des gentils peuples des contes enchantés. Leurs têtes semblent d'autant plus petites qu'ils ont les cheveux coupés de près, voire rasés. Leurs yeux sont souvent clairs, parfois bridés, les pommettes hautes, le nez petit et fin. Malgré cet air bonhomme, chacun a les gestes d'un seigneur, qu'il dirige la cérémonie du thé devant un feu de camp ou chez lui dans son ksar, qu'il chevauche un pur-sang ou trotte sur un baudet. Du nord au sud, on les voit, tels sortis d'un temps immémorial, pousser leurs biquettes faméliques ou cultiver avec des outils d'autrefois les édéniques vallées du Rif ou de l'Atlas. Mais tous, Rifains, Aït-Atta, Aït-Haddidou, Aït-Zemmour, Ta-Cheuleit (appelés familièrement les Chleuhs) ont en partage un même sourire, des yeux rieurs et innocents, qui m'ont toujours évoqué une survivance de l'Age d'or. Citadins, les berbères, notamment les Chleuhs, sont devenus commerçants, épiciers surtout, à l'instar des Chinois dans le Sud-Est asiatique et le Pacifique. Mais quelle différence d'accueil dans les échoppes chinoises et berbères. La description des premières a inspiré à la littérature coloniale ses pages les plus racistes : saleté, activité vermineuse, âpreté au gain, des mots que je cite non pour accréditer leur infamie, mais pour ce qu'ils témoignent du racisme qu'ils ont suscité. Rien à voir avec la description par les mêmes de l'échoppe berbère. Les uns sourient, les autres en imposent. Comme le chinois, le berbère travaille en famille. A toute heure, il y a donc toujours quelqu'un pour répondre et servir. Mais chez le berbère, nulle marmaille industrielle, appliquée et grave. En attendant le client, l'enfant dort derrière le comptoir, la tête sur un amas d'oranges. Il rit en s'éveillant.

En Algérie, le Sahara remonte très haut, s'approchant près des côtes. Au Maroc le désert se trouve barré par l'Atlas, dont le surgissement le repousse loin au sud. Entre les premières dunes et les hautes montagnes, la terre se diversifie en paysages rares, comme autant de préparations, d'essais introductifs au grand traumatisme à venir dans la croûte terrestre. Ce sont de ces régions dont proviennent les dynasties marocaines. Toutes franchissent l'Atlas et conquièrent le grand pays vert au climat tempéré qui s'étend jusqu'aux deux mers. Est-ce pour cela que, dès l'arrivée à Tanger, parvient cette sensation d'avant-goût du désert ? Le Sahara est loin, mais sa présence s'est insinuée dans tout le paysage. Ainsi, aucun doute : nous sommes sur le continent africain. La terre vibre ici autrement, les vents portent des lumières pleines d'enchantements antiques.

En face, l'Espagne offre un topo presque symétrique jusqu'aux Pyrénées, comme une image inversée ramenant un passé culturel commun et repoussant plus loin le vrai début de l'Europe. En fait, les deux pays ne cessèrent d'agir l'un sur l'autre. L'histoire montre que leurs contacts furent toujours extrêmement féconds. L'Espagne chrétienne qui, pendant les XVIème et XVIIème siècles, domina le monde, s'était établie sur la plus raffinée des sociétés arabo-berbéro-andalouses.

Le Maroc fut le seul pays d'Afrique du Nord à repousser l'invasion turque, ce dont s'enorgueillissent tous les Marocains, mais les Romains y avaient autrefois pénétré comme en Algérie et en Tunisie. Aussi y eut-il des berbéro-romains, équivalents africains des gallo-romains. Saint-Augustin aurait pu voir le jour au Maroc, mais naquit dans l'Algérie voisine, à Hyppone, près d'Annaba, l'ancienne Bône. Ce monde fut balayé par la conquête arabe et l'islamisation jusqu'à l'Atlantique. Dès lors des berbéro-arabes fondèrent la puissance et l'unité marocaine. Certaines des dynasties chérifiennes régnèrent de Tolède jusqu'en Libye. Beaucoup de musulmans et de juifs chassés d'Espagne en 1492 trouvèrent refuge au Maroc, où ils jouèrent un rôle fondamental dans le développement des arts et des techniques. En découvrant Fès, Léon l'Africain, qui arrivait pourtant de Cordoue, prétendit découvrir pour la première fois ce qu'était une grande ville.

Raffinement, tradition d'hospitalité, esprit d'ouverture caractérisent donc la société marocaine. Au XIXème siècle, cependant, le pays connut l'une de ses principales périodes de déclin. Il se replia sur lui-même et périclita, pendant que dans les pays voisins la France étendait son influence d'Alger au Sahara. Pour barrer son expansion, les autres puissances, l'Espagne d'abord, puis la Grande-Bretagne et l'Allemagne convoitèrent le royaume chérifien, seul territoire africain demeuré enclavé. Jusqu'en 1896, le sultan Moulay Hassan réussit à profiter de leur antagonisme pour retarder l'échéance de la colonisation. Les premières années du XXème siècle furent mouvementées : la déclaration de Tanger par l'empereur Guillaume II en 1905, la conférence d'Algésiras (1906) qui plaçait le pays sous le protectorat des grandes puissances, le débarquement des troupes françaises à Casablanca (1907), la canonnière allemande devant Agadir, et enfin la signature par le sultan du traité de protectorat (1912) avec la France et l'Espagne (celle-ci administrant les régions du Rif au nord, et d'Ifni-Tarfaya au sud).

L'occupation française commença là mieux qu'ailleurs. Lyautey, premier résident général de France au Maroc, fit appel à des capitaux privés pour développer l'équipement du pays, tout en veillant à ce que les habitants n'en sortent pas spoliés. Il utilisa parfois la force et l'on peut contester maintes de ses décisions, mais, dans l'ensemble, il

respecta le pays dont il était tombé sincèrement amoureux. Après son départ (en 1926), l'Administration française se fit plus directe et suscita les mêmes amertumes qu'ailleurs. De nouvelles terres furent distribuées et non plus vendues, afin d'accélérer la colonisation rurale. Dans les villes, les élites commencèrent à contester le système de l'administration directe. Le premier parti politique marocain, le Comité d'action marocain, fut fondé vers 1930. La revendication nationale n'allait plus cesser de croître.

Après la deuxième guerre, encouragée officiellement à partir de 1952 par le sultan Mohammed V, elle se radicalisa jusqu'à la crise de décembre où Casablanca connut des événements sanglants. La situation devenait grave. C'est alors que Manou, la soeur de ma mère, intervint de Paris.

Manou, qui est devenue artiste-peintre, avait quitté le Maroc pour New-York au début des années 40, avant de s'installer à Paris après la guerre. Amie d'André Breton, Benjamin Peret, Julien Gracq, Ponge, et de nombreux peintres comme Hérold et Toyen, elle possédait l'avantage du regard éloigné sur la situation politique marocaine. L'attitude rigide du gouvernement français la révoltait, et elle était convaincue que seul le dialogue permettrait de reconstruire l'amitié franco-marocaine. Elle connaissait aussi Pierre Mendès-France, dont l'épouse était sa meilleure amie. Elle les alerta sur la situation marocaine et organisa chez elle des réunions, où les principaux leaders marocains retrouvaient des interlocuteurs français pour évoquer l'indépendance.

A Rabat, le reste de la famille était indécis. Prenons le cas, par exemple de mon oncle Gaston, frère de Manou et d'Andrée, qui représente bien l'attitude générale, d'autant plus qu'il était alors en charge de l'entreprise familiale. Gaston s'occupait exclusivement de son entreprise, qui occupait toute ses pensées. Pourtant, autrefois étudiant à Paris, il avait eu le goût de la politique en découvrant une campagne électorale et les débats d'idées qui caractérisent la démocratie. Au retour à Rabat, il eut une première conversation sur l'indépendance du Maroc avec Ahmed Lyazidi et Ben Aïssa Raïssi, commerçants en farine et en grains. Puis, dans les années 30, ses amitiés avec Lyazidi, Sebti, Zeghari commencèrent à le sensibiliser aux revendications marocaines.

A son retour de la guerre (il fut le premier officier allié à entrer dans la ville de Stuttgart), il évoluera désormais dans le milieu des affaires, qu'il définissait lui-même comme « celui des céréales, de la minoterie, de l'industrie, du commerce en général, de la banque, et des activités annexes comme le courtage, les transports, les assurances ». L'entreprise devait alors lui fournir un bon poste d'observation et une

grande pratique sur le monde. En 1945, il fut désigné pour faire partie de la mission française de productivité aux Etats-Unis. Il sera ensuite sur-arbitre du travail, vice-président du Comité marocain de la Chambre de commerce internationale, chef de délégation de la Chambre de commerce internationale à la première mission économique des Nations-Unies pour l'Afrique (Addis-Abeba, 1958), conseiller du Commerce extérieur de la France durant presque 20 ans. Mais ce grand patron n'a vécu que pour son entreprise. On peut dire qu'il y songeait 24 H sur 24.

Gaston devait tellement incarner Les Moulins Baruk que tout ce qui les touchait avait une incidence quasi-physique sur lui, comme on le verra quand on dut le transporter d'urgence à l'hôpital au moment de la négociation de la vente des Moulins. Ceux-ci lui avaient apporté ses principales joies. Il souhaitait sa gestion irréprochable. A l'exemple de David Baruk, il maintint jusqu'au bout un climat social qui mêlait fraternellement Marocains et Français des trois religions. Sa grande fierté sera de laisser à ses successeurs un encadrement entièrement marocain. Cependant, il était quelque peu isolé dans sa tour d'ivoire, il avait peu d'amis. Mais des relations qu'il noua avec Félix Nataf, son aîné de 12 ans, eurent sur lui une influence considérable. L'homme devint son mentor. Ce directeur de banque avait un regard aigu sur les problèmes économiques et politiques. Homme de gauche, il encouragea Gaston dans ses innovations sociales et lui présenta les hommes politiques d'après l'indépendance : Zeghari, Bekkaï, Bouabid, Benhima, Lamrani, avec qui il était en contact étroit depuis qu'il avait créé en 1950 les « Amitiés marocaines », où se réunissaient encore des hommes tels que M'Hamed Dadi, Georges Lamirand, Ahmed Zarrouk, Meyer Tolédano, M'Hamed Joundy, Jacques Latscha, J. Pérez, Abdelaziz Filali, Pierre Ray, qui devaient aussi jouer un rôle déterminant en faveur de l'indépendance. Mais en 1952, alors que s'accéléra la poussée nationaliste, Gaston ne pouvait pas encore souhaiter l'indépendance du Maroc. Bien qu'il n'ait pas été exempt de reproches à l'égard de la caste des fonctionnaires coloniaux, dont il avait vu pendant la guerre l'empressement à appliquer le statut des juifs, et le préjugé défavorable dans toutes les démarches administratives, il ne parvenait pas à se faire une religion sur le bien-fondé d'une rupture du pays avec la France. Le maintien du statu quo n'était-il pas préférable à l'aventure? Dans le cas de l'indépendance, que deviendrait l'entreprise ? En fait, au début des années 50, Gaston, tout entier à ses préoccupations, était fort éloigné du monde intellectuel, politique et artistique de Manou, quand celle-ci lui donna son formidable « coup d'épaule », ainsi qu'il l'a appelé.

Après les événements de Casablanca, la situation que les autorités voulaient reprendre énergiquement en main s'était considérablement

durcie. Certains stratèges calamiteux imaginèrent alors de remplacer Mohammed V par son cousin Ben Arafat. La déposition du roi, le 23 août 1953, provoqua la chute du gouvernement français et poussa le mouvement nationaliste à répondre par l'action armée. L'erreur était patente. Diverses personnalités ostensiblement favorables à la présence française, comme le directeur du quotidien du soir « La Vigie », furent assassinées, tandis que les anti-indépendantistes réagissaient par les attentats meurtriers contre Driss Slaoui, Le Maigre-Dubreuil... (Mazella en réchappa). Puis, alourdissant le climat, Meknès connut des émeutes d'une grande violence, et des juifs furent même tués dans un village. Gaston ne pouvait plus tergiverser. Manou, plus clairvoyante et déterminée que jamais, donnait depuis Paris des nouvelles alarmistes, que confirmaient localement le groupe des amis de Nataf. Manou avait raison depuis le premier jour dans sa persévérance à réunir autour d'elle, rue de Villiers, des hommes attachés à la poursuite du dialogue. D'un côté Bekkaï, Zeghari, Abdeljelil, Boucetta, Bouabid, Alaoui, Ben Seddick, et de l'autre, Diomède Catroux, André Ardant, Edgard Pisani, André Labarthe, Noël Poudroux, Gazier, De Peretti. Gaston comprit qu'il fallait aider les négociations de l'avenue de Villiers. Il y introduisit le groupe Nataf. Pierre Mendès-France, président du conseil en 1954, fut soigneusement tenu au courant de ces entretiens et accepta, comme son successeur Edgar Faure et Antoine Pinay, alors ministre des affaires étrangères, de recevoir les leaders marocains pour aboutir finalement à la déclaration d'indépendance, le 18 novembre 1955 à la Celle-Saint-Cloud. « Bien que ma participation fut modeste, dit Gaston, dont l'engagement lui valut cependant plusieurs lettres de menaces de mort, Sa Majesté Mohammed V me fit l'honneur de me recevoir à une audience particulière à Saint-Germain-En-Laye, le 15 novembre 1955, soit trois jours avant son retour triomphal au Maroc. »

Ce retour fut effectivement triomphal. L'enfant de 10 ans que j'étais pouvait aisément mesurer l'importance de l'événement. Tout le pays était mobilisé dans l'attente et Rabat, en fête, n'avait encore jamais accueilli autant de monde. Des foules considérables, venues de toutes les régions du Maroc, étaient massées sur le trajet en un immense cordon de couleurs, entre l'aéroport de Salé et le palais du Méchouar. La musique des radios se répandaient partout. Soudain, un grand silence régna : le roi descendait la passerelle de l'avion. Quand le speaker annonça que Mohamed V venait de « toucher le sol chérifien », une clameur universelle retentit et courut telle une onde depuis Salé et Rabat jusqu'aux confins du Maroc. Le convoi arriva à Rabat, où le premier acte royal fut une cérémonie religieuse en plein air, donnée sur l'esplanade de la Tour Hassan, sous les fenêtres de ma grand-mère. Nous étions aux premières loges pour assister à cette manifestation où plus de cent mille personnes mêlèrent leurs voix pour célébrer la grâce

du moment. Jamais, depuis le XII^{ème} siècle, la grande mosquée n'avait encore servi de cadre à une prière. En cette journée radieuse, l'air était ivre des youyous. Je ne crois pas avoir revécu pareille fête des yeux et des sens comme celle qui nous submergea tous ce jour-là. Les nombreux amis, et la famille au complet comme aux plus grands jours, étaient installés sur les terrasses de la villa, à peine suffisante pour contenir tous ceux qui voulaient s'y presser. De là-haut, nous vîmes bien que Mohammed V avait repris possession du royaume. Plus tard, une autre prière eut lieu à la petite mosquée du Méchouar. Manou, conviée au palais pour la réception du monarque, dut à l'insistance de Moulay Ahmed Alaoui d'être la seule « française » autorisée à y assister.

Dans son livre « L'indépendance du Maroc », Félix Nataf raconte à propos de la constitution du premier gouvernement marocain le 7 décembre 1956 : « J'avais été convié pour cette date à un déjeuner qui devait réunir, chez mon ami Gaston Baruk, avec Mme Poudroux, sa soeur, de passage au Maroc, MM. Bekkaï, Zeghari, Bouabid, André Labarthe, de Paris, Conchon, Hentschel et Imberti, de Casablanca. Nous ne pensions pas que le jour fixé pour ce déjeuner allait coïncider avec celui de l'investiture du nouveau gouvernement, et nous nous demandions si les trois hommes d'Etat n'allaient pas s'excuser, ce qui eût été parfaitement compréhensible. Or la cérémonie d'investiture terminée, ils vinrent tous les trois, et nous eûmes ainsi, par un simple hasard, le premier déjeuner du premier gouvernement national marocain. »

Ainsi, dans le Maroc indépendant, les Moulins Baruk continuèrent-ils à être bien vus des nouvelles autorités et à jouir de leur prestige. Pourtant, à la même époque, les Mimran, principaux concurrents avec leurs Moulins du Littoral, repliaient leurs activités en Côte d'Ivoire et au Sénégal, et les Skali d'Algérie rachetaient en France la marque de pâtes Rivoire et Carré.

Aux Moulins, on ne se faisait pas de souci particulier, cependant Raoul partit à Paris réaliser une étude sur l'intérêt d'implanter en France une fabrique de semoule de couscous. Les Moulins Baruk fabriquaient depuis toujours cette semoule, roulée par des ouvrières, et dont quelques rares paquets étaient arrivés en France avant-guerre. Mon grand-père raconte fièrement qu'un jour, à bord du paquebot *Normandie*, un couscous fut proposé aux passagers. David demanda à voir la marque et on lui apporta un paquet Baruk. A l'époque de cette histoire, la graine du couscous était encore roulée par des ouvrières. Mais en 1956, à l'époque du projet de Raoul, les ingénieurs des Moulins avaient mis au point une machine, la première au monde de ce type. Elle produisait depuis quelques années à Salé, donnant toute satisfaction. Elle

comprenait un emballage automatisé et l'ensemble, facile à monter et d'un fonctionnement tout aussi simple, n'occupait pas une grande surface. Un petit hangar et quelques camions suffiraient à approvisionner le marché métropolitain, pensa-t-on alors. L'étude concluait qu'une telle opération n'aurait que des résultats moyens, sinon passables. L'enthousiasme n'était pas au rendez-vous. En cette année 1956, aucun rapporteur n'entrevit le futur raz-de-marée des rapatriés d'Algérie. Et à Rabat, personne n'eut d'éclair visionnaire non plus. Aujourd'hui, le couscous est un plat qui a fait le tour du monde.

Les Moulins Baruk abandonnèrent ce projet qualifié de marginal et continuèrent de jouer « la carte marocaine ». Tout se passa bien jusqu'en 1974, date où fut promulguée la marocanisation des entreprises : 51% de leur capital devaient être désormais détenus par des nationaux. Or national, aucun membre de la famille, on s'en souvient, ne l'était. Il fallait céder les Moulins. Pour mon frère Alain, dauphin désigné depuis plusieurs années et qui était sur le point de recevoir les rênes de l'entreprise, le coup, que rien n'avait annoncé, était dur. Il fut aussi cruel pour Gaston, qui avait voué sa vie à une entreprise dont l'histoire allait au-delà de sa personne et dont les fondations, faites pour durer longtemps après lui, s'identifiaient pourtant avec les racines familiales dans le pays. Alain et lui négocièrent donc avec des repreneurs, mais les Moulins Baruk n'étaient pas un groupe ordinaire. Ils écartèrent plusieurs candidats jugés insuffisamment préparés à gérer un tel outil, quand se présenta à eux un groupe de sept hommes d'affaires emmenés par Cassidi, un berbère du Sousse qui possédait des sardineries à Safi. Les discussions commencèrent, et c'est alors qu'elles évoluaient favorablement vers la cession que Gaston eut son accident. A un moment, il quitta la table, mais arrivé aux toilettes il ne put uriner. La rétention était particulièrement douloureuse. Aucun doute, ça ne passait pas. Il fut transporté d'urgence à l'hôpital. Et Alain dut seul mener les conversations à leur terme.

Gaston survécut moins de dix ans à la cession des Moulins. Il mourut à Nice et fut, selon ses volontés, inhumé à Rabat dans le caveau familial. Ses obsèques réunirent une foule considérable, venue rendre hommage à celui qui porta longtemps, et même après 70 ans révolus, le surnom de «ould Baruk», le fils de Baruk. On raconte que ceux qui avaient la charge d'ouvrir dans la ville le grand cortège prirent d'abord la direction du cimetière juif, ce qui fit rire la famille, dans l'émotion. Au cimetière municipal, le cortège, conduit par le premier ministre marocain, passa devant la tombe des Achour, des Ifrah, des Taïb, et des autres amis d'autrefois, tel «Ni-Dieu-ni-maître». Là, aucune cérémonie religieuse n'était prévue, selon la tradition familiale, mais les

ouvriers des Moulins proposèrent, à la surprise générale, de prononcer une prière musulmane. Ce qui fut fait.